

malades à l'Hôtel-Dieu "et il y en aura encore plus demain, ajoute d'Aguesseau, le procureur général au Parlement, dans une lettre à Desmaretz, car le nombre en augmente tous les jours". La misère n'était pas moins grande dans les provinces, et l'évêque d'Angers mandait ces cruels détails sur l'état du Craonnais :

"Il n'y a, dans ces paroisses, que des misérables qui n'ont ni les choses nécessaires à la vie pour se nourrir, ni de paille pour se coucher, ni de toile pour se couvrir. On marque même un fait particulier qui est qu'un curé, ayant porté les sacrements à une pauvre malade qui étoit toute nue, il fallut emprunter un tablier pour la couvrir et la mettre en état de les recevoir avec moins d'indécence."

"Les gens du peuple meurent de froid, comme les mouches", écrivait Madame, et elle prétend, avec exagération probablement, qu'il en mourut vingt-quatre mille à Paris, entre le 5 janvier et le 2 février. Mais on mourait aussi en tout lieu. Il y avait "furieuse quantité de malades de fluxions sur la poitrine" et beaucoup y succombaient : la vieille maréchale de la Mothe, qui avait élevé le duc de Bourgogne, Mme d'Heudicourt, qui fut l'amie de Mme de Maintenon, la princesse de Soubise, qui fut celle du roi, d'autres encore. Les vides causés par la maladie ou les deuils étaient si grands que le roi, s'étant transporté à Marly au mois de février, jamais, suivant Sourches, "on n'avait vu tant de gens malades ou incommo-

dés demeurer à Versailles". La vie générale était interrompue. Les tribunaux cessaient de tenir audience; l'Opéra suspendait ses représentations; les membres de l'Académie française n'apparaissaient plus aux séances. Une estampe du temps, qui comprend plusieurs médaillons, résumait toutes ces calamités. L'Opéra y est représenté vide, ainsi que la Grand'Chambre du Parlement. Les maisons de jeux sont fermées. Les ouvriers errent les bras ballants, sans ouvrage, et le gibier meurt de faim dans les champs gelés.

Les souffrances qu'avait causées le froid n'étaient rien, cependant, à côté de celles qui allaient suivre et que devait amener la famine.

Le froid avait été si intense que, dans toutes les régions de la France, même dans le Midi, les arbres fruitiers, dont les produits jouaient un grand rôle dans la nourriture des paysans, avaient gelé sur pied. Noyers, châtaigniers du Périgord et du Limousin, pruniers, pêchers, abricotiers de l'Anjou et de la Guyenne, oliviers, orangers, vignes de la Provence et de la Gascogne, légumes des jardins : tout avait péri. Mais ce n'était rien encore. Bientôt, on sut que la récolte allait manquer. Déracinés par un faux dégel, suivi d'une reprise de gelée, inondés au mois d'avril par la brusque fonte des neiges, les blés pourrissaient en herbe au lieu de grandir. La moisson prochaine serait nulle. Le bruit s'en répandit peu à peu; la panique s'en mêla et le prix du blé monta follement. La spéculation aggrava encore le mal.

EN HIVER

*En hiver, près de lâtre où le vent gronde et pleure,
Ayant derrière nous nos ombres colossales,
Nous écoutions craquer le parquet vieux des salles,
Et parfois une horloge au loin chevroter l'heure...*

*Puis, sous les miroirs gris qu'un reflet vert effleure,
Le long des corridors pavés de grandes dalles,
Frissonnants, au seul bruit fourré de nos sandales,
Nous allions dans le froid de l'antique demeure.*

*Dehors, tourbillonnait la neige des tourmentes,
Et, frileux, nous serrions nos doigts joints sous nos mantes,
Et le vent éternel emportait les journées;*

*Aux vitres pâlissaient de grandes fleurs de givre,
Et le temps s'arrêtait, tout semblait las de vivre,
Et dans l'ombre sonnaient des heures étonnées.*

Fernand GREGH.